

UNE CHASSE AUX TIGRES

Il ne s'agit pas ici de ces merveilleux événements tels que les racontent certains chasseurs des dimanches, de la famille de M. de Crac, lorsque, fatigués l'estomac aussi vide que leur carnassière, ils rentrent de leurs exploits, après avoir toutefois acheté en passant chez le marchand de gibier un lièvre qui leur fournisse l'occasion de vanter la ruse de l'animal, la bonté de leur chien et leur propre adresse. Il est question ici d'une chasse contre des animaux plus dangereux que les lièvres et les chevreuils, la chasse aux tigres et aux léopards. Voici comme l'a racontée un officier anglais.

Bandelcand est le désert de l'Inde. La main de l'homme n'a pas encore essayé d'y nettoyer la terre des broussailles épaisses dont elle est partout hérissée. Le sol marécageux de cette contrée est tellement malsain, qu'il ne s'est encore trouvé que bien peu d'individus, quelque pauvres et misérables qu'ils fussent, qui aient eu le courage de s'y établir. J'avais à traverser ce pays pour joindre mon régiment. Mortellement ennuyé de ma captivité à bord du petit bateau sur lequel j'avancais lentement à travers les plaines du Bandelcand, je résolus de mettre pied à terre au premier endroit qui m'offrirait l'aspect agréable d'une habitation humaine. Sachant que tout le pays était infesté par des animaux sauvages et féroces, je ne me laissai pas tenter par une foule de sites admirables, mais solitaires, devant lesquels je passais. Enfin j'arrivai à un petit groupe de huttes indiennes, situées à environ un demi mille du fleuve. J'ordonnai aussitôt à mon pilote d'aborder et d'amarrer le bateau au rivage ; puis jetant mon fusil sur mon épaule, je me dirigeai droit vers les huttes. Mon approche n'eut pas été plus tôt signalée que deux Indiens, entièrement nus, à l'exception de leurs petites *langoutes*, accoururent à ma rencontre, et me prévinrent que je marchais sur un sol perfide et criblé tout à l'entour de trous cachés. Ils m'apprirent que leur unique occupation consistait à creuser ces espèces de fosses, d'environ huit pieds de profondeur, qu'ils recouvraient ensuite de branchages et de broussailles. C'est ainsi qu'ils s'emparaient des bêtes sauvages ; celles-ci, croyant marcher ou courir sur un terrain solide, tombaient tout à coup dans le piège, et se trouvaient livrées sans défense à la merci des Indiens, qui les tuaient, les dépouillaient pour vendre leur peau, allaient réclamer des autorités la prime offerte pour chaque tête de tigre. Ils avaient, depuis un an, capturé une vingtaine de ces derniers. Deux d'entre eux, il est vrai, avaient été tués par les bêtes féroces ; mais leurs compagnons, considérant ces accidents comme l'effet naturel de la prédestination, en paraissaient peu affectés. Il était déjà tard ; je les envoyai chercher les nattes sur lesquelles je dormais habituellement, et je résolus de passer la nuit dans une de ces huttes. Les Indiens m'avaient promis de me faire assister au point du jour à une chasse curieuse ; avec une pareille promesse, on m'aurait fait faire la moitié du tour du globe ; aussi n'avais-je pas hésité à accepter leur offre.

Après avoir pris un peu de riz et nettoyé mon fusil (dont un canon était toujours chargé à balle et l'autre avec du gros plomb), je préparai mes munitions de chasse pour le lendemain, occupation fort intéressante lorsqu'on se trouve isolé comme je l'étais ; je me couchai ensuite, avec la précaution de fermer la porte aussi bien que je le pus, car je n'aimais pas trop la figure et les manières d'un des Indiens, et je commençais déjà à me repentir de m'être mis aussi complètement à leur discrétion. Mes domestiques, que je regrettais de n'avoir pas amenés avec moi, étaient à un demi-mille de distance. Les gens au milieu desquels je me trouvais étaient des hommes d'un caractère farouche, d'une taille et d'une force athlétiques, accoutumés à combattre les bêtes féroces ; avec la facilité qu'ils avaient de transporter leur résidence d'un lieu dans un autre, pouvant, dans les vastes solitudes du Bandelcand, défier toutes recherches, d'une cupidité proverbiale, et comptant la vie pour rien, qui me garantissait que ces hommes ne se jetteraient pas sur moi pour m'assassiner ! J'avais eu l'imprudence de leur laisser voir ma bourse

pleine de roupies, et je leur avais vanté les qualités de mon fusil, objet plus précieux encore pour eux que l'or. Qui pouvait les empêcher de se rendre maîtres de tout cela ? Rien. Je comprenais le danger de ma position, et, refoulant ces pensées dans mon esprit, je tombai dans un sommeil léger et inquiet.

Il devait être environ une heure du matin lorsque je fus réveillé par un bruit sourd : plusieurs personnes s'entretenaient à voix basse près de la petite fenêtre de ma hutte, qui n'avait pour fermeture qu'un mauvais volet, ou plutôt une espèce de chassais garni d'herbe desséchées. Je me traînai doucement de ce côté, et, à mon grand effroi, je les entendis exprimer ainsi leurs intentions féroces :

— Depuis quand, demanda une voix que je n'avais pas encore entendue, le tenez-vous ?

— Depuis hier au soir à la tombée de la nuit.

— Et avez-vous écouté depuis, pour vous assurer s'il ne bougeait pas ?

— Oai, et nous croyons qu'il dort.

— En ce cas, c'est le moment de tomber sur lui. Mais comme vous dites qu'il est fort, il faut manœuvrer avec prudence. Comment l'attaquerons-nous ?

— Je pense, répondit un des interlocuteurs, que le meilleur moyen sera de lui tirer des flèches empoisonnées.

— C'est bien ; mais s'il sort ?

— S'il sort, nous l'achèverons avec nos couteaux.

— Les avez-vous sur vous ?

— Pas encore.

— Eh bien donc, dépêchez-vous, dit celui qui paraissait être le chef ; courez les chercher, et nous expédierons l'affaire le plus tôt possible. Je serai ici dans cinq minutes.

Et je les entendis se séparer brusquement et partir de différents côtés.

Le cœur palpitant, j'écoutai jusqu'à ce que le bruit de leurs pas se fût éteint dans l'éloignement ; alors, saisissant mon fusil, je résolus de chercher à m'échapper, ou, dans tous les cas, de vendre ma vie aussi cher que possible, en rase campagne, d'où un coup de fusil pourrait être entendu de mes gens à bord du bateau. L'instant d'après, j'avais franchi la porte, et, avec la rapidité de l'éclair, je m'élançai dans la direction que je croyais être celle du lieu où ma barque était amarrée.

La lune brillait avec éclat, et je courais sans songer à d'autre danger que celui d'être poursuivi par cette bande de meurtriers au milieu de laquelle j'avais eu le malheur de tomber. Les hurlements du chacal et du fayo, les rugissements des bêtes de proie et les cris des oiseaux sauvages, troublés dans leurs retraites, ajoutaient à l'horreur de la scène. Tout à coup j'aperçus quelque chose bondir au milieu des broussailles, et j'entendis les branchages craquer sous la pression d'un corps pesant. Un grognement sauvage, accompagné d'une espèce de sifflement particulier, semblable à celui du chat, et une paire d'yeux étincelants au milieu de l'obscurité, m'apprirent que j'étais poursuivi par un tigre. Je me crus perdu. Encore un bond, et j'étais au pouvoir de mon farouche ennemi. Je n'eus pas même le temps de faire une prière. Je me précipitai en avant avec toute l'énergie du désespoir, et au même instant je ressentis une violente commotion, des étincelles de feu jaillirent de mes yeux, tous mes membres firent comme dialogués. J'étais tombé dans une fosse, et, au moment où je tombais, le tigre avait bondi par-dessus moi.

Revenu de l'étonnement produit par cette

chute, et soulagé pour le moment de la frayeur que j'avais éprouvée, je me hasardai à lever les yeux. A la clarté de la lune, j'aperçus le tigre couché à plat ventre au bord de la fosse, guettant avec une anxiété sauvage le malheureux qu'il semblait évidemment considérer comme une proie qui ne pouvait lui échapper. Ses yeux brillants suivaient tous mes mouvements, et je me blottis le plus bas que je pus, afin d'être hors de la portée de sa griffe meurtrière.

Comme mes yeux commençaient à se familiariser avec l'endroit où j'étais, j'aperçus, à ma grande horreur, un long serpent noir, qui essayait de remonter contre les parois de la fosse. N'y pouvant parvenir, il sembla hésiter s'il ferait une nouvelle tentative pour s'échapper ou s'il attaquerait l'intrus qui tremblait devant lui. Il parut enfin s'arrêter à ce dernier parti : il se dressa tout à coup, et, fixant sur moi ses yeux verdâtres et étincelants, il se prépara à s'élançer. Je sautai sur mes pieds ; mais à peine étais-je debout, que je sentis la chair de mon épaule déchirée par les ongles du tigre, à la portée duquel je m'étais imprudemment exposée en me levant. L'animal, en faisant ce mouvement, avait dérangé les branchages qui étaient au bord de la fosse ; mon fusil tomba à mes pieds. Malgré mon sang qui coulait et la vive douleur que je ressentais, j'eus encore assez de force pour le ressaisir, et, faisant aussitôt feu sur le serpent, je le tuai au moment où il allait se jeter sur moi.

La détonation de mon arme sembla redoubler la férocité du tigre, qui essaya alors de descendre dans la fosse. Je commençai à examiner sérieusement s'il ne valait pas mieux me livrer tout de suite à cet animal furieux que de rester plus longtemps dans cette affreuse position. J'eus le vertige ; le désespoir semblait ébranler ma raison. Je savais que la compagne du serpent ne tarderait pas à venir le rejoindre. Déjà la terre commençait à s'ébouler, lorsque tout à coup un rugissement épouvantable se fait entendre, et le tigre, traversé de plusieurs dards empoisonnés, se roule dans les convulsions de la mort. L'instant d'après paraissent mon hôte de la ville et mes amis, qui s'empressent de me tirer de la fosse. On pousse des cris de joie en me retrouvant à peu près sain et sauf, on me félicite, et les Indiens surtout paraissent heureux de m'avoir sauvé.

Que signifiait donc leur conduite ? Le mystère fut bientôt éclairci. Ils m'expliquèrent, en me reconduisant à mon bateau, qu'ils venaient de tuer un beau léopard, qui était tombé, la veille, dans une de leurs fosses, et que c'était le sujet de leur conversation, dans laquelle j'avais cru voir un complot contre ma vie. Ils revenaient de cette expédition lorsqu'ils avaient entendu mon coup de fusil, et, se précipitant de ce côté, ils avaient eu le bonheur d'arriver à temps pour me sauver.

JULES DE WALCOURT.

Dernier conseil d'une belle-maman, un peu avant l'instant solennel.

— Ah ! j'oubliais. Quand vous en serez arrivés à vous jeter les meubles à la tête....

— Pourquoi me dire cela, maman ?

— Laisse, laisse, un bon conseil n'est jamais de trop. Eh bien ! quand vous serez arrivés à ce moment, choisis toujours de préférence les meubles les plus fragiles et les moins chers !

DIEU VOUS BÉNISSE !



A....

AAAA....

At....

ATCHIOUM !